

Un entretien avec Thérèse Joyce-Gagnon

Isabelle Bernier est une artiste montréalaise, membre du RAAV et responsable des communications au bureau du RAAV à Montréal.

LE 26 JANVIER DERNIER, ISABELLE BERNIER A RENCONTRÉ POUR NOUS CETTE FEMME HORS DU COMMUN QU'EST MME JOYCE-GAGNON.

SAVEZ-VOUS QUE LE RAAV COMPTE DIX MEMBRES HONORAIRES ?

- FRÉDÉRIC BACK
- CHARLES DAUDELIN
- MARCELLE FERRON
- BETTY GOODWIN
- THÉRÈSE JOYCE-GAGNON
- JANINE LEROUX GUILLAUME
- GUIDO MOLINARI
- GUY MONTPÉTIT
- MARIETTE ROUSSEAU-VERMETTE
- YVES TRUDEAU

REGROUPEMENT DES ARTISTES EN ARTS VISUELS DU QUÉBEC

UNE VITALITÉ INEXTINGUIBLE

Réfléchissons... Si, comme l'indique son curriculum vitae, Thérèse Joyce-Gagnon a fréquenté l'École des beaux-arts de Montréal de 1937 à 1941, elle doit avoir aujourd'hui près de... quatre-vingts ans ? Lorsqu'elle m'ouvre la porte de son appartement de la rue Saint-Denis, je découvre une femme pleine de jeunesse, au physique comme au moral. Une femme extrêmement sympathique qui respire à la fois l'énergie et la sérénité.

Pourtant, Mme Joyce-Gagnon n'a pas eu la vie facile. À trente-huit ans, son mari a été brutalement emporté par un cancer. Elle a dû élever seule leurs cinq enfants dont l'aînée avait onze ans et le cadet à peine six mois au moment du tragique décès.

Inutile de préciser que Thérèse a dû abandonner sa pratique artistique pendant de nombreuses années. Elle était entièrement accaparée par le soin de ses enfants et la nécessité de gagner le pain quotidien. Elle n'était pas malheureuse mais elle m'a confié

PARMI LES MEMBRES HONORAIRES DU RAAV, THÉRÈSE JOYCE-GAGNON OCCUPE UNE PLACE PARTICULIÈRE PUISQU'ELLE EST, POUR AINSI DIRE, LA « MÈRE FONDATRICE » DE NOTRE ASSOCIATION. SI LE REGROUPEMENT DES ARTISTES EN ARTS VISUELS DU QUÉBEC EXISTE AUJOURD'HUI, C'EST EN GRANDE PARTIE GRÂCE À ELLE.

que tous les soirs, au soleil couchant, elle se sentait prise d'un étrange malaise. Une nostalgie poignante, le sentiment qu'il lui manquait quelque chose qu'elle n'arrivait pas à identifier clairement.

Ce n'est que plus tard qu'elle a compris ce qui lui manquait : la création. La clef lui a été fournie par ses enfants qui lui ont offert, pour ses cinquante ans, un chevalet et quelques toiles.

Thérèse, qui n'avait pas touché à ses pinceaux depuis de nombreuses années, a fait le portrait de l'un de ses fils. Elle l'a peint avec les huiles que son père lui avait offertes lorsque, toute jeune, elle était entrée à l'École des beaux-arts. Par ce portrait, Thérèse a renoué avec sa passion pour la peinture, qui ne s'était

jamais éteinte.

C'est avec la même boîte d'huiles précieusement conservée que Mme Joyce-Gagnon a entrepris un baccalauréat en arts plastiques à l'UQAM en 1977. En effet, elle éprouvait le besoin de redémarrer sur de nouvelles bases, plus fraîches que la formation académique acquise jadis aux Beaux-arts. Elle avait envie de se confronter à de nouvelles idées et surtout de consacrer un maximum de temps à sa pratique (compte tenu du fait qu'elle continuait à gagner sa vie).

UNE MÈRE DE FAMILLE À L'UNIVERSITÉ

Lorsqu'elle est entrée à l'UQAM, Thérèse Joyce-Gagnon avait cinquante-sept ans. Ayant moi-même fréquenté l'École des arts

photo proche

visuels de l'Université Laval à la même époque, j'ai demandé à Mme Joyce-Gagnon si elle avait remarqué, dans le milieu universitaire, les préjugés et même l'ostacisme dont étaient victimes les femmes « mûres » qui retournaient aux études. Mme Joyce-Gagnon a souri et m'a raconté ceci : pendant ses premiers mois à l'UQAM, personne ne lui parlait ; les jeunes se tenaient ensemble et interrompaient leurs conversations dès qu'elle tentait de s'intégrer. Un mot pour décrire la situation : *pénible*. Un beau jour, Thérèse en est arrivée à la réflexion suivante : « C'est impossible, je ne vais jamais tenir un an comme ça... » Empoignant un banc, elle s'est plantée au milieu de la salle de cours et s'est adressée aux étudiants en ces termes : « Je vois que vous êtes mal à l'aise à cause de mon âge, moi aussi, la situation me rend mal à l'aise. Vous me prenez peut-être pour votre mère mais rassurez-vous, j'ai déjà cinq enfants, je n'ai pas besoin d'en avoir vingt autres. » Après cette explication, progressivement, les condisciples de Thérèse se sont dégelés, sont venus lui parler, se sont même excusés. Quelques-

uns, toutefois, malgré la personnalité ouverte et avenante de Thérèse, n'ont jamais surmonté la différence d'âge.

« PETITE MADAME DE LAVAL » ??

À ce sujet, Mme Joyce-Gagnon rapporte une anecdote qui, malgré son heureux dénouement, en dit long sur la persistance et la profondeur des préjugés contre les femmes « mûres ». L'été dernier, invitée au vernissage d'un ami, Thérèse a rencontré un ex-condisciple de l'UQAM qu'elle n'avait pas revu depuis la fin du bac. Ils ont échangé une poignée de main et Thérèse lui a demandé :

- Ça va bien, toi ?
 - Oui, très bien, et vous ?
 - Oui, ça va. Tu peux me tutoyer, tu m'as déjà tutoyée par le passé.
- C'est alors que l'homme lui a tendu la main une seconde fois.
- Mais pourquoi me redonnes-tu la main ?
 - Parce que je veux te demander pardon.

- Pardon, mais pourquoi ?
- Parce que, quand on était à l'université, je t'avais prise pour une petite madame de Laval.
- Qu'est-ce que tu veux dire, une petite madame de Laval ?
- Je veux dire, une femme qui retourne aux études en art parce qu'elle n'a rien d'autre à faire. Une dilettante. Et je voulais m'excuser parce qu'après, j'ai vu tout ce que tu avais fait pour les artistes depuis dix ans. Et je me suis dit, si jamais je la rencontre, je vais lui demander pardon.

Mme Joyce-Gagnon a été très touchée par les excuses de cet homme. Elle ajoute cependant que, de façon générale, le préjugé contre les femmes mûres qui entreprennent une carrière ou des études n'a pas disparu : il persiste dans le milieu artistique comme dans le reste de la société. On a souvent dit à Thérèse : « Votre production est surprenante, je croyais que vous peigniez des fleurs »...

LA GÉNÉRATION X

Le parcours artistique de Thérèse Joyce-Gagnon a connu un point tournant en 1989, à l'occasion d'un stage en résidence au Banff Centre for the Arts, en Alberta. C'est là que Thérèse a fait la connaissance de jeunes artistes qu'elle a trouvés fascinants, et qui ont stimulé son intérêt pour la « génération X ».

En se liant d'amitié avec ces artistes, Mme Joyce-Gagnon a découvert la culture des jeunes des années 90 : leur esthétique vestimentaire, leur musique, mais aussi leurs préoccupations, leurs plaisirs, leurs angoisses et leurs doutes. Elle a été frappée par le



DATE LIMITE

JUIN 1999

Le MAI (Montréal, arts interculturels) invite les artistes professionnels à soumettre un dossier en art actuel avec une approche interculturelle pour sa programmation 1999-2000.

INFORMATIONS

(514) 982-1812

contraste, chez certains jeunes, entre la dureté du *look* arboré et la sensibilité, la profondeur dont ces mêmes individus sont capables.

Thérèse a peint alors ses *Demoiselles de Banff* (toile récemment acquise par le Musée du Bas-Saint-Laurent), une « réactualisation » des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso. Les *Demoiselles* de Mme Joyce-Gagnon ne sont pas des prostituées, toutefois, mais bien cinq jeunes artistes vêtues et coiffées dans le style fin de millénaire.

électroniques, les cédéroms, etc., on pourrait vivre branché sur un ordinateur », fait-elle remarquer. Le walkman n'est qu'une autre façon de ne pas s'impliquer, de maintenir une distance avec l'environnement immédiat. Bien entendu,

porte-parole des artistes en arts visuels du Québec.

Je n'entrerai pas dans les détails rocambolesques de l'histoire de notre association : cela dépasse largement les limites de cet article. Je voudrais simplement souligner que l'accouchement n'a pas été facile et qu'à l'origine du RAAV se trouve une poignée d'artistes à l'entêtement exemplaire, incluant Mme Joyce-Gagnon, qui se sont dévoués corps et âme pour donner une voix aux créateurs en arts visuels, et qui ont

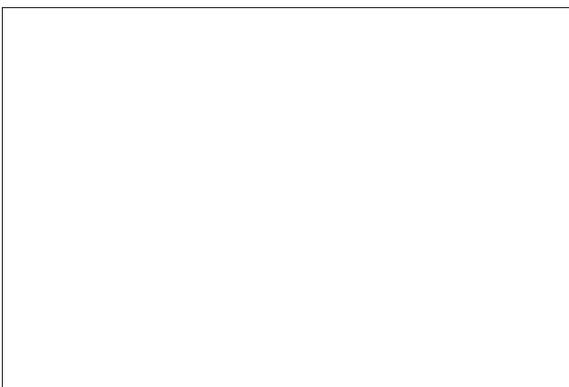


Photo : Daniel Roussel

LE SIÈCLE DE LA COMMUNICATION ?

Ce tableau devait être suivi de dizaines d'autres œuvres qui explorent les us et coutumes de la génération X. Au moment de notre entretien, Mme Joyce-Gagnon préparait d'ailleurs une exposition d'envergure qui a eu lieu à la Maison de la culture Frontenac, à Montréal, de février à avril 1999. Cette exposition comprenait de nombreux portraits de jeunes, souvent représentés avec des *walkmans*.

Interrogée sur l'aspect symbolique du walkman, Mme Joyce-Gagnon a déclaré qu'à son avis, la communication interpersonnelle n'a jamais été aussi difficile qu'à la fin du grand siècle de la communication. Aujourd'hui, on peut joindre n'importe quel point du globe en quelques secondes — mais on néglige la véritable conversation avec les gens qu'on côtoie. « Avec Internet, les jeux

la peur de communiquer n'est pas propre aux jeunes mais plutôt à l'époque : « La vie est devenue extrêmement individualiste et nous pousse dans ce sens. »

LA NAISSANCE DU RAAV

En 93-94, Thérèse Joyce-Gagnon a fait le choix — rarissime dans notre société — de sacrifier sa carrière personnelle aux intérêts de la collectivité. Elle a travaillé à plein temps, sans le moindre salaire, pour assurer la permanence du RAAV qui venait alors d'ouvrir son premier bureau. De toute évidence, Mme Joyce-Gagnon ne fonctionne pas sur le mode *chacun pour soi*.

En fait, l'engagement de Thérèse Joyce-Gagnon remonte bien avant 1993. Thérèse fait partie des fondateurs de notre association et elle a vécu toute la saga qui a mené à la reconnaissance officielle du RAAV en tant que

longtemps payé de leur poche les coûts inhérents à une telle entreprise : téléphone, local, frais légaux, etc.

MÊME LES BORNES ONT DES LIMITES

Concluons avec une anecdote qui illustre bien l'ardeur combattive de Thérèse Joyce-Gagnon. Après que l'accréditation officielle du RAAV ait été confirmée par la Cour supérieure du Québec (octobre 1993), Mme Joyce-Gagnon, dès ses premiers jours à la présidence de notre Regroupement, a voulu lui obtenir une subvention. Il faut préciser que jusque-là, le RAAV n'avait reçu du gouvernement qu'un montant forfaitaire minime, octroyé à la fin des années 80 pour fonder les assises d'une future association. En janvier 94, Thérèse s'est adressée au ministère des Affaires culturelles. On lui a poliment répondu qu'il n'y avait pas d'argent, qu'il fallait attendre à mars pour présenter

une demande de subvention en bonne et due forme et qu'ensuite, avec un peu de chance, elle obtiendrait peut-être quelque chose en septembre. La patience a des limites. Même les bornes ont des limites. N'oublions pas que depuis des années déjà, les artistes finançaient le RAAV à même leurs ressources personnelles. Le sang de Mme Joyce-Gagnon n'a fait qu'un tour. Déployant la force calme mais redoutable dont elle est capable, elle a exigé l'attention du sous-ministre et après quelques jours de siège assidu, elle décrochait la première subvention du RAAV : 28 500 \$ avec lesquels elle s'est empressée, appuyée par le CA, de louer un premier bureau. Naturellement, pas question de payer un salaire avec une somme aussi modeste. C'est ainsi que Thérèse a offert bénévolement ses services jusqu'à l'embauche de J-M Sivry, le directeur actuel.

La lutte pour obtenir un financement adéquat ne s'est pas arrêtée là. « Ce qui me renversait, c'est que le gouvernement lui-même avait exigé, par la Loi 78, que les artistes se dotent d'une association professionnelle ; et main-

Le but de Thérèse Joyce-Gagnon avait toujours été de favoriser l'unification du milieu des arts visuels en vertu du principe : *l'union fait la force*. Aujourd'hui, Thérèse constate avec une satisfaction méritée que ses efforts ont porté fruit : le RAAV regroupe, en effet, plus d'un millier d'artistes professionnels de toutes les tendances artistiques, de toutes les disciplines et de toutes les régions du Québec.

Si le RAAV existe, c'est parce que des individus comme Mme Joyce-Gagnon ont eu la générosité d'aller contre le courant individualiste dominant.

tenant il n'accordait qu'un financement très mince à cette association. » Bien que les subventions aient régulièrement augmenté depuis 1994, il faut reconnaître, hélas, qu'elles demeurent très en deçà des besoins normaux du RAAV dont le membership a plus que quintuplé et qui doit assumer une charge de travail phénoménale.

Cependant, dans la société en général, l'importance cruciale de l'art et de la fonction des artistes est loin d'être reconnue à sa juste valeur. À l'heure où règnent un néolibéralisme triomphant et le dogme de la rentabilité, toute culture a un besoin vital d'individus qui, à l'instar de Thérèse Joyce-Gagnon, conjuguent intelligence, sensibilité et fougue avec un souci du mieux-être collectif.

Une autre menace pour les arts visuels ?

Radio-Canada



Le Devoir du 26 avril 1999 nous apprenait que la chaîne dite culturelle de Radio-Canada s'apprête à interrompre la diffusion de l'émission *Midi-culture*.

Si elle se confirmait, cette annonce serait catastrophique pour le milieu des arts plastiques car c'est uniquement par cette émission que pouvaient se faire

entendre sur les ondes des commentaires se rapportant à ce secteur de la création. Radio-Canada fait une place importante à la littérature, à la musique sous toutes ses formes, au théâtre, au cinéma même. Mais d'autres secteurs, comme la danse et les arts visuels, sont pour ainsi dire inexistantes dans la programmation, à l'exception de rares et

brèves mentions dans les bulletins d'*Info-culture*.

Nous incitons les autorités concernées et responsables à revoir leur décision et à donner aux arts plastiques la place qui leur revient sur les ondes de la radio nationale. Des milliers de créateurs, des centaines de musées, galeries, centres de diffusion et enfin un nombre incalculable de personnes intéressées par ce sujet méritent que Radio-Canada leur accorde une attention nettement plus soutenue.



DATE LIMITE
13 SEPTEMBRE 1999

Le Conseil des arts et des lettres du Québec invite les artistes professionnels à soumettre une demande de bourse dans les catégories suivantes :

Recherche et création
Soutien à la carrière (perfectionnement)

INFORMATIONS
1 800 608 3350